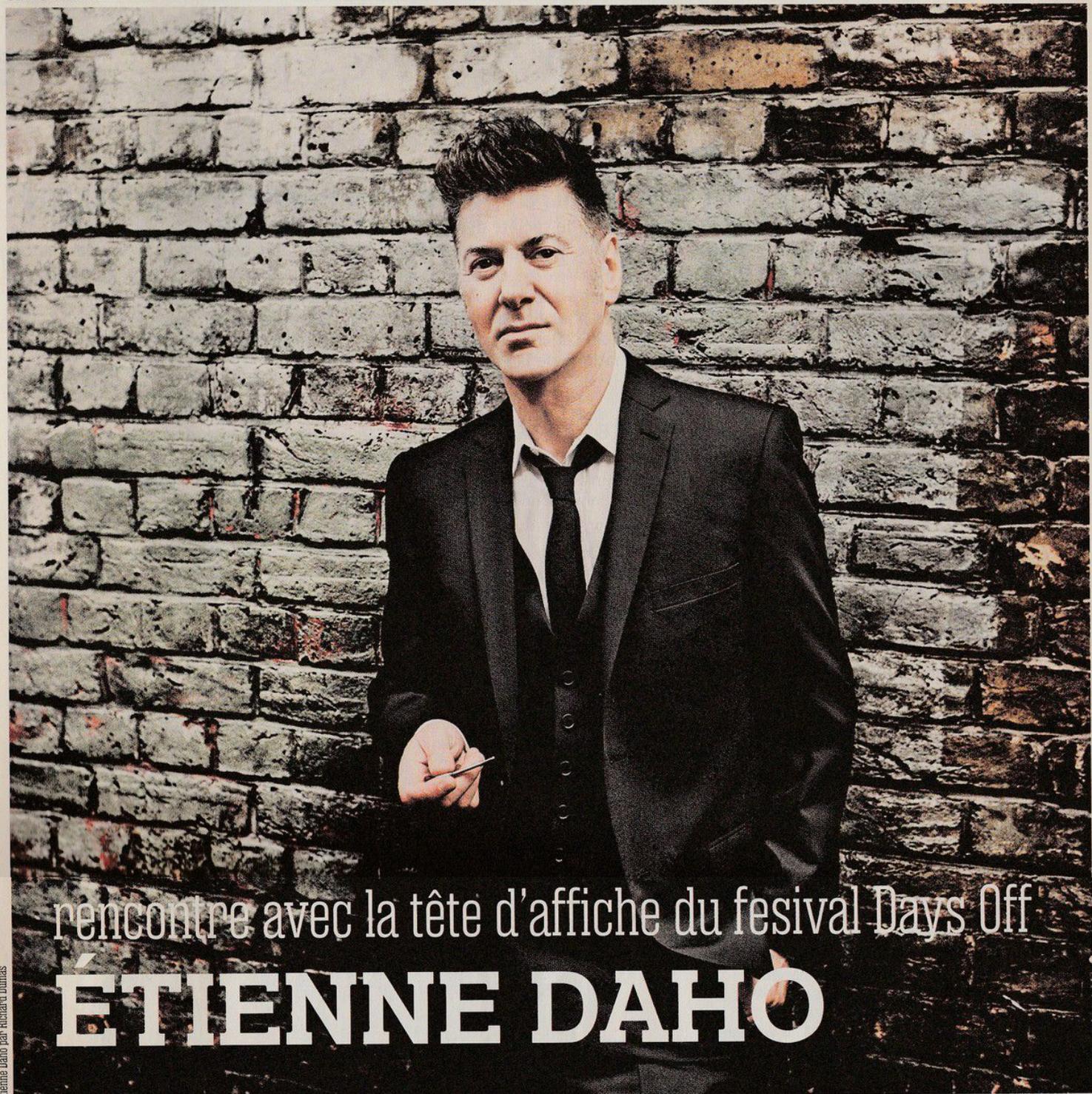


Hors-série Été #1

Du 30 JUIN au 6 JUILLET 2014

anous.fr

ANOUS PARIS



rencontre avec la tête d'affiche du festival Days Off

ÉTIENNE DAHO

Etienne Daho par Richard Dumas

Tendance **Cet été, la pétanque occupe le terrain**
Cocktails **Nouveautés ou classiques, on est tous les rois du mix !**
Cinéma **La caméra de Richard Linklater explore le temps**

Étienne Daho, visions modernes

Étienne Daho est une icône de la pop française. Pas sûr qu'il aimerait qu'on parle de lui en ces termes. Au moins, le côté hexagonal de son titre de gloire ne déplairait pas à cet éternel amoureux de Londres, qui se réjouit aujourd'hui que la scène musicale de chez nous connaisse enfin un vrai renouveau. Son dernier album *Les Chansons de l'innocence retrouvée*, sorti il y a quelques mois, alors qu'il venait de frôler la mort suite à une péritonite, a montré de lui un attachement à l'art et à la littérature qu'on lui connaissait, mais aussi une nouvelle ouverture sur les autres. Un vrai succès médiatique et public auquel succède ces prochains jours le festival Days Off qui lui a donné "Carte blanche", puisqu'il en est l'invité d'honneur. Au programme de cette semaine baptisée "Une jeunesse moderne", une soirée "best-of", des invités de tous horizons, un pop-up store, des films... Étienne Daho est un merveilleux "passeur".

Texte : Carine Chenuaux

Photos : Richard Dumas



De son premier essai *Mythomane* en 1981 à la plénitude artistique des *Chansons de l'innocence retrouvée* cette année, Étienne Daho a creusé un sillon à part, et toujours élégant, dans la pop à la française.

Vous avez dit avoir toujours alterné entre périodes « au bord du gouffre » et périodes lumineuses, exaltantes. Si vous pensez que c'est toujours le cas, où vous situez-vous dans la courbe aujourd'hui ?

Étienne Daho : Ça remonte ! (rires) C'est une période paradoxale, parce qu'il y a tellement de choses qui m'ont freiné dans mon explosion à la rentrée dernière et aujourd'hui, je les ai oubliées...

Comment avez-vous passé ce cap vraiment difficile ?

La puissance du mental, c'est fou. Alors que c'était très grave, je n'en avais rien à faire. Il y avait un peu de déni, et puis il y avait aussi beaucoup de « J'ai un disque qui sort, c'est la chose la plus importante du monde. » Alors les problèmes de santé, on les met de côté... Ça m'a aidé.

A la sortie de ce nouvel album, du coup, vous avez été très sollicité. Comment vivez-vous, de manière générale, l'exercice de l'interview ?

L'interview, c'est avoir quelqu'un en face de soi, c'est un entretien, avec à chaque fois, une personne différente. En fonction de la personne, j'ai l'impression parfois de préciser ma pensée. Je m'interroge sur des choses auxquelles je n'avais pas du tout songé et je trouve des réponses dans les interviews. Ça m'oblige à me poser des questions. Je suis quelqu'un qui n'est pas du tout dans la réflexion, je suis très spontané, j'agis sans réfléchir... Je ne réfléchis qu'après. L'interview me permet de restructurer tout ça, de mieux comprendre.

Comme une petite thérapie...

(Rires) Vous me direz combien je vous dois après, docteur.

Vous avez fait un disque bourré de références littéraires et artistiques. Cela vous amène forcément vers un type d'interviews particulier, pas forcément léger...

C'est-à-dire qu'il faut que j'explique comment, faisant partie de mon imaginaire, de ma construction, de mes cellules, tout ça finit par sortir. Mais c'est la question que je me pose moi-même, par rapport à tous les autres artistes. C'est pour ça que je suis fasciné par les autres, que je lis des biographies, que je suis intéressé par les peintres, les photographes, les auteurs ou les gens qui font de la musique comme moi. Ça me fascine de me

dire que tout ça, passé par le filtre de la sensibilité, produit une œuvre. Mais je n'arrive pas même à savoir comment cela fonctionne chez moi, même si je suis de plus en plus structuré. Avant, j'arrivais en studio, je sortais de tournée, il fallait enregistrer... Je disais « Oui, oui, j'ai tout écrit », et je griffonnais sur des bouts de feuilles, qui finissaient collées partout sur les micros. Ça fonctionnait, mais jusqu'à un certain point. Quand on avance et que, mine de rien, on a une carrière qui dure, on est de plus en plus ambitieux par rapport à soi. On a envie de devenir meilleur, d'écrire mieux, de fouiller davantage, d'être plus consistant. Cette envie de s'améliorer conduit à une manière différente de travailler, et donc d'écrire.

Vous êtes assez perfectionniste, quand même, à la base...

Oui. Oui, parce que j'aime la beauté des choses. Rien n'est jamais assez parfait, rien n'est jamais assez beau. J'essaie de viser la perfection, même si c'est un fantasme, un mythe. Mais c'est un stimulant, c'est ce qui me fait avancer en tout cas.

C'est dans ce sens que votre écriture a évolué, avec le temps...

Quand on écrit, on est très égocentré, surtout quand on est un jeune homme. On essaie de comprendre ce qui se passe, avec le monde, avec le fait d'être exposé, qui est un truc très violent quand même malgré tout, avec sa vie personnelle... On se démerde tous avec tout ça, en fonction de ce qu'on nous a donné comme armes et comme béquilles.

Vous évoquez souvent le fait qu'on ne vous a pas donné de bonnes béquilles au départ. C'est quelque chose dont on ne guérit jamais ?

On se construit différemment, sans pour autant être moins fort. J'étais un jeune homme très adulte sous beaucoup d'aspects, mais en même temps, j'ai aussi conservé très longtemps une espèce d'adolescence.

Ne pensez-vous pas que c'est aussi un peu générationnel ?

Peut-être, ma génération est une drôle de génération, qui s'est retrouvée coincée entre les espoirs de liberté globale, les convictions politiques acharnées, et puis, après, le cynisme des années 80, le début du monde du profit. Ça a été très brutal. Moi, je fais partie de la génération d'artistes qui sont des résistants. Même si pour moi, ça a très bien marché, que j'ai vendu plein de disques et que j'ai eu des tubes, ce qui peut éventuellement faire glisser la perception des choses, je suis un



Londres, la nuit, le cinéma, la littérature, la musique de ses pairs... Autant d'inspirations pour un chanteur à l'esprit partageur, qui aime aussi faire découvrir aux autres ses coups de cœur.

résistant comme les autres. C'est dans notre nature de ne pas accepter de se tromper soi-même.

Votre dernier disque semble plus ouvert sur les autres. C'en est fini de l'introspection pour vous ?

Je suis sorti des chansons très personnelles, celles où, par le passé, mes textes expliquaient justement la complexité d'être debout dans un monde aussi brutal et de trouver sa place, une place qui vous convient.

Ça veut presque dire que vous avez trouvé votre place...

Oui, j'ai ressenti ça au moment de l'album précédent. Tout d'un coup, j'avais l'impression d'avoir plus de maturité pour maîtriser les choses. J'ai commencé à trouver que c'était encore plus agréable, et donc à regarder davantage autour de moi, en étant moins centré sur ma personne. Quand on est dans l'introspection, c'est qu'on a du mal à s'en sortir soi-même. Lorsqu'on s'en sort, on peut regarder les autres. Et je pense que c'est cette chose miraculeuse pour moi qui s'est produite. J'étais allé au bout d'un système. Après avoir écrit sur mon père, qui était un gros sujet, et aussi sur une grande passion très importante

pour moi, que j'ai clôturée par cette chanson qui s'appelle *L'adorer*, je me suis dit : « Mais ça va bien en fait, maintenant ! » C'est la raison pour laquelle j'ai choisi, alors, de jouer sur scène *Le Condamné à mort* de Jean Genet, avec Jeanne Moreau. Ça a été un moment de liberté qui m'a aidé à amorcer le futur de cet album. J'avais avancé comme homme, mais aussi comme artiste.

Vous dites cependant ne pas être foncièrement différent aujourd'hui, du jeune homme que vous étiez...

Richard Dumas, qui a fait la photo de mon dernier album (et celle de notre couverture, ndlr), et avec qui j'ai commencé, m'a rapporté récemment d'anciennes maquettes enregistrées à mes tout débuts. C'est assez incroyable, cela fait l'effet de rentrer dans sa chambre d'adolescent trente ans après. Mais, à les entendre, j'ai l'impression de ne pas avoir changé, d'être vraiment la même personne, avec juste des années en plus. J'ai les mêmes envies en tout cas. Et les mêmes angoisses (rires). Mais bon, les choses ont moins d'emprise, ou on apprend à vivre avec. Même si on peut s'améliorer, on ne change pas.

C'est ce que vous dites en substance sur le titre *Le Malentendu*.

On peut évoluer, pas changer. C'est pour ça qu'il y a des amitiés qui s'arrêtent sur le chemin. On garde les gens dans notre cœur, mais on n'évolue pas de la même façon.

À vos débuts, vous étiez un peu timide...

Pas timide... Réservé, très réservé. Je pense que ça a à voir avec la confiance, le fait d'accorder la confiance. Mais peut-être que j'étais timide, puisque j'ai eu l'audace des timides en décidant de faire de la musique, moi, le petit étudiant en anglais et en arts plastiques qui n'avait aucune connexion... J'avais des chansons dans la tête tout le temps, comme maintenant d'ailleurs... Alors j'ai commencé à les enregistrer, et puis les paroles sont venues. Au bout d'un an, j'en avais pas mal, j'ai demandé à Richard Dumas de venir jouer de la guitare, et tout a commencé.

Vous êtes assez fidèle en amitié...

Oui, je suis fidèle si on m'est fidèle. Très fidèle.

Maintenant, vous travaillez même avec les enfants de gens qui vous sont proches, comme Calypso Valois, la fille d'elli et Jacno, Lou Doillon...

Oui (rires), mais ça saute parfois une génération. (rires)

Vous avez dit faire toujours le choix du cœur...

C'est pour ça que la plupart des choses que j'ai produites n'ont pas du tout marché, à part Lou, et Dani aussi, quand on a enregistré *Comme un boomerang*. C'est elle qui a tenu à ce que je chante avec elle et je ne l'en remercierai jamais assez. Je pensais que ce n'était pas un duo, et je voulais aussi qu'elle ait ces trois minutes pour elle, je me sentais un peu un intrus. Et puis, en essayant, nos deux voix ensemble, ça produisait quelque chose d'étrange, au point que c'est devenu un tube.

On vous connaît depuis longtemps. Avez-vous l'impression qu'on vous connaît vraiment, et surtout qu'on vous comprend, comme vous avez dit le souhaiter ? Ou est-ce que vous pensez toujours être un mystère ?

Je ne me comprends pas très bien moi-même (rires). J'ai déclaré forfait, donc je ne sais pas si les autres me comprennent. J'essaie de me faire comprendre, mais je ne suis qu'une voix qui exprime ce que plein de gens ressentent.

Vous êtes toujours surpris par votre succès ?

Oui, parce que j'ai l'impression qu'à chaque disque, il faut tout recommencer. J'ai du mal à intégrer que j'ai un parcours. Mais en tout cas, c'est bien, ça m'évite d'être blasé. Et tout le décorum, ça fait partie du jeu. Après, le "statut" donne le confort de faire partager ce qu'on aime avec les autres, comme quand on est invité à être rédacteur en chef d'un magazine, par exemple. J'ai toujours pensé qu'une partie de mon travail, c'était d'être un passeur, de mettre un coup de projecteur sur des choses pas très connues.

Ca sera le cas dans le cadre de Days Off avec la soirée "Tombés pour la France" qui rassemblera de nombreux artistes, et notamment des nouveaux venus, comme La Femme, François & the Atlas Mountains...

Ils ont plein d'influences, ils mélangent plein de choses sans complexe et c'est ce que j'aime beaucoup. Je me sens très proche de tous ces petits jeunes gens qui, tout d'un coup, ont parlé de moi très gentiment comme de quelqu'un qui a été important pour eux. Moi, justement, j'ai des affinités avec eux, je les aime bien, ils me plaisent bien (sourire). D'ailleurs, on les a filmés, à la façon des "screen tests" de Warhol. Chacun a eu son moment pour exprimer quelque chose, je les ai moi-même photographiés et ça donne quelque chose de très émouvant. Ils sont tous d'une beauté, ils ont tous une gueule... De Nicolas Ker de Poni Hoax à Leo Bear Creek de The Pirouettes. C'est puissant. C'est presque historique de les

avoir tous en même temps. Il n'y a pas beaucoup de place pour ces jeunes artistes et ça m'importe qu'on puisse les regarder.

Et en même temps, ils vont partager la scène avec certains de vos compagnons de longue date...

Oui, j'avais envie de montrer tous ces liens qui nous unissent. Il y aura par exemple Philippe Pascal (chanteur de Marquis de Sade, ndr). Je trouve ça génial qu'il revienne, et puis il m'a toujours impressionné en tant que showman. Il y aura aussi Patrick Vidal, de Marie et les Garçons, Elli Medeiros... Je n'oublie pas non plus Dominique A, qui est plus jeune que nous, mais il y a des tissages comme ça... Il aurait fallu faire plusieurs soirées. Le résultat de cette "Carte blanche" que m'offre Days Off, c'est un mélange de la jeunesse actuelle et des "Jeunes Gens Modernes", parce qu'on nous appelait comme ça quand on était "petits". Mais bon, ça a duré six mois ! Jean-François Sanz, qui avait fait une exposition sur cette période, a aussi réalisé un documentaire qui sera projeté le 3 juillet. C'est tellement un moment oublié de l'histoire de la musique que je trouve génial de remettre un peu d'éclairage dessus.

Le 1^{er} juillet, vous allez rejouer votre album *Pop Satori*, sorti en 1986. Qu'est-ce cet album a de particulier ?

Je l'avais déjà rejoué en 2006 et j'en avais donné une version assez sombre, alors que c'est un album à deux facettes. Il a aussi un côté hédoniste qui évoque la fête, le Palace, les Bains, il capture un peu toute cette période que moi, je ressentais assez libre, très spéciale.

L'époque où Paris était encore fréquentable ?

C'était une période vraiment incroyable, parce qu'il y avait beaucoup de mélanges. Je crois vraiment aux mélanges. Il y avait des gens de tous les âges, des très riches et d'autres pas du tout, et cela engendrait beaucoup d'énergie et de créativité. Ce n'était pas du tout cloisonné. Aujourd'hui, Paris est plus fermé. On est rangé dans une case selon la musique qu'on aime, les fringues qu'on porte, sa discipline artistique. Mais c'est un peu comme ça partout dans le monde. Les groupes rassurent. Moi, je ne peux pas, je suis hors des clous, j'ai besoin de papillonner...

Days Off, du 1^{er} au 10 juillet, à la Cité de la musique et à la Salle Pleyel. Renseignements : 01 44 84 44 84 et 01 42 56 13 13. www.daysoff.fr

Étienne Daho sera également en concert le dimanche 13 juillet au festival Musilac à Aix-les-Bains. Album *Les Chansons de l'innocence retrouvée* (Polydor).

